



# L'INSPECTEUR MAGRET

JEAN-MARIE  
CALVET

---

3ÈME PRIX DU CONCOURS 2019/2020  
D'ÉCRITURE DE LA NOUVELLE POLICIÈRE (ADULTES)

## L'inspecteur Magret

Véritable tanatophobe, Carole faisait un effort presque surhumain lorsqu'elle promenait son chien comme elle avait l'habitude de le faire tous les matins dès potron-minet. Elle redescendait tranquillement l'impasse Claude Chappe en direction du carrefour de la route de Revel, puis accélérât nettement le pas lorsqu'elle était contrainte de longer le cimetière de l'Ouest. Machinalement elle jeta un regard craintif à travers la grille de la porte de cet endroit où étaient alignés tombes, caveaux et autres mausolées. Ce lieu sépulcral était bien évidemment encore fermé à cette heure matinale. Pourtant, ce qu'elle y vit la figea sur place. Elle poussa un cri strident.

Le corps d'une femme dont la tête était ensanglantée, gisait allongé sur une pierre tombale proche de la porte.

Carole Ruffer entra dans le bar à l'enseigne « Ici mieux qu'en face », tout en bas de la rue, et d'une voix chevrotante demanda au tenancier d'appeler la police.

En quelques minutes une première patrouille de gardiens de la paix avait pris possession des lieux.

– Il faut interdire l'accès au cimetière. Mettez des hommes aux deux entrées, ordonna le brigadier.

– En mil neuf cent soixante cinq, il n'était pas vraiment nécessaire de préserver la scène de crime. Les spécialistes en police scientifique n'existaient pas encore et il n'y avait pas de médecin légiste dans le département de l'Aude. Les lieux étaient simplement protégés jusqu'à l'arrivée des inspecteurs qui seraient chargés de l'enquête.

L'inspecteur principal Lasserre arriva le premier à bord de sa vieille Renault Dauphine. Les policiers l'avaient surnommé « l'inspecteur Magret », un peu à cause de son look à la Maigret, mais également à cause de son légendaire coup de fourchette et son goût pour le magret de canard. Bien qu'il n'ait aucune envie de faire de l'humour, le vieux flic qui était à quelques mois de la retraite, marmonna entre ses lèvres pincées sur l'une de ses premières Gitanes maïs de la journée :

– Habituellement dans un cimetière les morts sont dans les tombes et non pas au dessus. Puis il enchaîna d'une voix plus claire :

– Nous ne touchons à rien jusqu'à l'arrivée du patron.

Les assassinats étaient rares à Castelnaudary, petite ville bien tranquille, et cette mise en scène ne disait rien de bon aux policiers présents. La victime, visiblement, avait eu le crâne fracassé. Elle était nue de la ceinture jusqu'aux pieds, mais aucun vêtement n'avait été découvert à proximité de

la tombe sur laquelle elle se trouvait. Les recherches étendues à l'ensemble du cimetière étaient également restées vaines.

Le commissaire Laborde, chef du commissariat local arriva à son tour flanqué d'un médecin généraliste. Le docteur Munoz salua l'ensemble des policiers à la cantonade et se pencha immédiatement sur le corps. Chez Bernard Munoz, la conscience professionnelle était poussée à son paroxysme, mais les cadavres n'étaient pas sa spécialité. Néanmoins, il déclara que la victime était arrivée sur les lieux alors qu'elle était encore vivante. Il mentionna qu'elle était probablement inconsciente car son assassin l'avait égorgée en toute quiétude alors qu'elle était déjà allongée dans la position où elle avait été découverte. Il précisa qu'elle était morte en quelques secondes, vidée de son sang qui avait giclé par saccades pulsatives.

– Elle a été déshabillée puis transportée jusqu'au cimetière sans opposer la moindre résistance, avant de se laisser tranquillement sectionner l'artère au niveau de la gorge... Désolé, mais je n'y crois pas trop. En plus, même consentante, je m'imagine mal une quinquagénaire se rendre le *cul à l'air*, passez-moi l'expression, même au mois de septembre, dans un cimetière. En fouillant dans son épaisse chevelure, j'ai trouvé pourquoi elle ne s'était pas défendue. Elle a été tout simplement assommée à l'aide d'un objet contondant, comme disent les légistes. Une plaie importante à la tête avec une fracture, qui l'aurait de toute façon tuée si elle était restée sans soin. Notre assassin s'est fait plaisir en lui sectionnant l'artère. Il existe donc un autre lieu où la victime a été assommée avant que l'assassin ne parachève son crime dans le cimetière.

–Une idée sur l'objet contondant ? demanda le commissaire Laborde.

–Pas vraiment. Une pierre de forme triangulaire peut-être. Pas très grosse, qui tient bien dans la main, un peu comme l'un des outils utilisés par les hommes de Cro-Magnon. Le genre de cailloux qui permet de frapper avec énormément de force et dont le côté pointu occasionne beaucoup de dégâts, surtout sur une boîte crânienne.

–Nous cherchons donc un homme préhistorique, lança Laborde un peu dépité.

–Non commissaire, l'arme utilisée est peut-être ancienne, mais celui qui l'a manipulée est bien l'un de nos contemporains, vous pouvez en être sûr.

Le commissaire Laborde directeur d'enquête se chargea de la répartition des missions. Une fois de plus, l'inspecteur Lasserre dit « inspecteur Magret », hérita de tâches secondaires. Il avait beau se

dire que tout était important dans une affaire de meurtre, force était de constater que même les gardiens en uniforme se voyaient confier plus de responsabilités que lui.

Les policiers de Castelnaudary ne mirent pas longtemps pour identifier la victime. A quarante neuf ans, Martine Delcros venait de reprendre l'exploitation agricole familiale suite à l'accident vasculaire cérébral qui avait laissé son père sur un fauteuil roulant.

Le commissaire décida d'un transport jusqu'au village de Cumiès où était située la ferme de la victime. « Magret » chargé de faire évacuer le corps n'était pas de la partie.

Dès leur arrivée, les enquêteurs entendirent meugler les trente vaches se trouvant dans l'étable. Manifestement, Martine Delcros avait été tuée avant la traite du matin. Les premiers policiers parvenus à l'exploitation, découvrirent les bottes, le pantalon, le slip et les chaussettes de la l'éleveuse juste à côté de la première vache qu'elle s'apprêtait à traire. Quelques tâches de sang sur la paille, indiquaient que la victime avait bien été agressée en ce lieu.

Ils se rendirent ensuite dans l'habitation où ils ne découvrirent aucune trace du père de Martine Delcros. La camionnette leur appartenant était stationnée dans la cour. L'homme n'avait pas pu quitter la ferme en fauteuil roulant alors que le chemin qui menait à sa ferme était mal empierré et jonché de nids de poule.

—Quelqu'un serait venu tôt le matin pour tuer la fille et aurait enlevé le père, ça ne tient pas debout, déclara le commissaire Laborde.

Les semaines passèrent sans que l'enquête ne progresse. La victime et son père menaient une vie bien tranquille, ils étaient appréciés de tous leurs voisins et n'avaient aucun ennemi. L'assassinat de l'une et le rapt de l'autre étaient incompréhensibles.

Depuis 1947, les fameuses brigades mobiles étaient devenues les services régionaux de police judiciaire (S.R.P.J.). Un trio de policiers venu de Montpellier était désormais chargé des investigations relatives au meurtre de Martine Delcros et à la disparition suspecte de son père.

Les nouveaux enquêteurs remuèrent ciel et terre sans néanmoins parvenir à trouver une piste. Contrairement au commissaire Laborde, le responsable venu de Montpellier décida de travailler avec l'inspecteur Lasserre.

–Sa connaissance du terrain et des gens peuvent m’être utile, avait déclaré le fin limier venu de la préfecture héraultaise.

Dans le dos des enquêteurs du SRPJ, tous les policiers locaux riaient de bon cœur en affirmant que « l’inspecteur Magret » ne leur serait d’aucune utilité. A la stupéfaction de tout le monde c’est pourtant lui qui découvrit un préservatif usagé dans une poubelle de la ferme que tous avaient négligée. Martine Delcros avait donc un amant. En 1965, il n’était pas encore question d’acide désoxyribonucléique (A.D.N), et le contenu du morceau de plastique ne permettait pas d’identifier l’homme qui couchait avec la victime.

Finalement, Lasserre qui avait subi les railleries et les moqueries de ces collègues pendant plus de vingt ans finissait sa carrière en beauté. A lui l’intéressante enquête criminelle en compagnie du SRPJ de Montpellier, aux autres, le commissaire Laborde en tête, les affaires de querelles de voisinage et autres menus larcins dans les supermarchés.

Malgré les moyens importants mis en œuvre, l’affaire de Martine Delcros et de son père, ne fut jamais solutionnée.

Le jour de son départ à la retraite, autour du verre de l’amitié levé hypocritement par l’ensemble des policiers de Castelnaudary, le commissaire du SRPJ de Montpellier fit un discours panegyrique dans le lequel il louait les connaissances empiriques de l’inspecteur Lasserre, lesquelles à son avis, avaient été mal exploitées.

Une belle revanche pour l’inspecteur Magret.

Plusieurs semaines après, celui qui était devenu Pierre Lasserre, paisible retraité, se tenait debout à proximité de la fosse à purin de la ferme d’où s’était volatilisé M. Delcros et où avait été assassinée sa fille Martine. Située à plus de quatre cent mètres des bâtiments, cette fosse était très grande, peut-être même exagérément grande. La taille de la fumière, dans ces campagnes reculées, avait longtemps indiqué symboliquement et pratiquement la richesse du paysan, car plus elle était grande, plus le fermier possédait de bétail et donc de richesse, voire de pouvoir. L’ancien flic ouvrit le coffre de sa dauphine duquel il retira un fauteuil roulant plié. Faisant fi des miasmes d’hydrogène sulfuré à l’odeur d’œuf pourri ainsi qu’à ceux d’ammoniaque aux émanations fortes, piquantes et irritantes, chaussé de cuissardes, il avança dans purin et jeta le fauteuil d’infirmes dans une partie plus liquide où il s’enfonça inexorablement. « Magret » pensa, à juste titre, que le fauteuil, tout comme son propriétaire, ne remonterait jamais à la surface de cette immense mare nauséabonde.

Il avait envisagé de couler une retraite heureuse aux côtés de Martine sa maîtresse, mais celle-ci en avait décidé autrement. Leur aventure avait été si discrète qu'il était impossible de remonter jusqu'à lui.

Sa revanche était désormais complète. Martine avait payé le prix fort. Son père, qui malheureusement pour lui avait tout entendu, était en quelque sorte un dommage collatéral. Il avait mis en échec tous les policiers qui le prenaient pour un incapable en leur concoctant une énigme qu'ils ne pourraient jamais résoudre. Pour parachever le tout, il avait été félicité publiquement le jour de son pot de départ par le plus grand flic de la région, le patron du SRPJ de Montpellier.

En allumant sa énième Gitane mais de la journée, il soliloqua sous ses moustaches :

–Alors messieurs les policiers, pas si *couillon* que ça l'inspecteur Magret...